

BERNARD MOUTERDE

DU MÊME AUTEUR

LE COLLECTIONNEUR AMOUREUX, roman
Éditions Baudelaire, 2013

L'OR DU PARADIS

ROMAN

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

Chapitre premier

Les personnages et les faits relatés dans ce roman ne sont que de purs produits de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé serait donc totalement fortuite. De même, l'auteur a pris des libertés, tant avec l'histoire du village qu'avec la topographie des lieux. C'est l'apanage du romancier, dont le seul but est de divertir.

La nouvelle fut accueillie dans la stupeur. Cela paraissait totalement incroyable. Des choses pareilles n'arrivaient jamais au village. Non, assurément, aussi loin qu'on pouvait s'en souvenir, c'était la première fois. Chacun avait le sentiment de vivre un événement extraordinaire. De ceux qui marquent une vie et font que rien n'est plus jamais comme avant.

Il est vrai que dans le petit village de Villard-Notre-Dame, en plein cœur du massif de l'Oisans, il était parfois difficile de distinguer les journées les unes des autres. Toutes étaient marquées du seul rythme ancestral imposé par l'exploitation de la terre. Les villageois ne prêtaient guère attention au calendrier. Ils ne se pliaient qu'aux seules exigences de leur petit lopin de terre, selon les saisons, les périodes de semences ou de récoltes. Le curé, le Père Brun, s'évertuait bien chaque semaine à faire du dimanche une journée à part, mais il n'était suivi dans son apostolat dominical que par quelques femmes. Tout au plus les hommes acceptaient-ils de se rassembler, quelques heures, à l'unique café du village, pour boire un verre et échanger entre eux les brèves nouvelles de la semaine, qui se

résumaient souvent à l'observation faite d'un chamois sur les pentes de l'aiguille du Midi, ou au constat du retard pris par la nature à la suite des chutes de neige tardives du début avril. Mais ces périodes de répit ne duraient pas, et la terre reprenait vite ses droits sur ces hommes rudes, habitués à ne point gémir devant la dictature qu'exerçaient les quelques arpents de terre rocailleuse entourant leurs fermes.

Un événement imprévu s'était pourtant produit, au point que tout le monde allait se souvenir du mardi 23 avril 1935 comme d'un jour exceptionnel dans l'histoire du Villard.

*

La journée avait commencé comme toutes les autres. Angelin s'était levé aux aurores pour traire sa vingtaine de vaches laitières, qui avaient la lourde mission de ravitailler en lait tout le village pendant l'hiver, avant que les troupeaux de la vallée ne viennent prendre leurs quartiers d'été sur les pâturages de la commune... Il était inquiet, car une de ses meilleures laitières, une belle noirette appelée par dérision Edelweiss, semblait malade et refusait de s'alimenter depuis quelques jours. Cela ne présageait rien de bon.

Petit, trapu, les yeux bleus comme le lac du Vallon, qui recueille là-haut les eaux du glacier, Angelin Rinaldi était un montagnard taciturne. Il possédait la plus grosse ferme de la commune, mais il n'en tirait aucune gloire. Il avait plutôt tendance à éviter la compagnie des autres villageois. Le relatif isolement de sa ferme, située dans le hameau de Lafon, à quelques centaines de mètres au-dessus du village, ne faisait que renforcer cette inclination.

Il vivait seul, avec ses deux chiens et « Guettou ». De son vrai prénom Grégoire, ce garçon d'une ving-

taine d'années, un peu attardé, l'aidait aux travaux de la ferme. Au village, tout le monde craignait Angelin, et les rumeurs les plus folles couraient sur son compte. On jalousait sa situation et sa réussite, et l'on enviait son sens inné de l'exploitation de sa terre. Maître des jeux de lune en période de semences, toujours miraculeusement épargné par les chutes de grêle et autres dégâts du gel, promeneur impossible à suivre en période de cueillette des morilles, Angelin semblait connaître la montagne à la perfection, au point de donner l'impression d'imposer sa loi à la nature.

Une telle facilité irritait. Alors, faute d'avoir pu arracher ses recettes au vieux paysan, on faisait courir des bruits sur son compte. Sa femme, morte en couches avec son enfant une trentaine d'années plus tôt, aurait été aperçue errant sur les pentes du Carlet, et proférant des menaces sur Villard et ses habitants. Guettou, le prétendu fils de son frère Hippolyte, mort dans les premiers jours de la Guerre, serait, en fait, le fils naturel du vieux paysan avec sa servante, Fine, dont on n'avait plus de nouvelles depuis son départ pour la ville, un beau jour de l'été 1915 ou 1916, on ne savait plus trop bien.

Angelin ne se souciait pas plus des racontars que de sa première chemise. Il disait régulièrement au jeune Guettou : « Laisse causer, fils... un jour, on les rattrapera », phrase sibylline que le jeune homme répétait avec gourmandise, sans trop savoir ce qu'il y avait à rattraper...

Ce mardi matin, la brume s'était levée, et un froid piquant enveloppait les maisons du village, serrées les unes contre les autres, comme transies. Quelques volutes de fumée trahissaient le réveil des humains, faibles signes de vie dans un paysage endormi, troublé

par le seul bruit sourd des cascades, là-bas au loin. Un soleil timide, encore incertain, caressait les cimes enneigées du Rochail et de l'aiguille du Midi. Cette douce lumière était hésitante, perdue dans un environnement froid et hostile, mais elle semblait, au fil des minutes, prendre de l'assurance, et commençait à grignoter lentement la montagne.

Au premier coup d'œil, Angelin avait su que la journée serait belle. Le printemps était là. Depuis quelques jours déjà, les crocus avaient percé une terre humide, à peine libérée d'une neige qui semblait abandonner le terrain avec regret; quelques névés tentaient bien de résister dans un ultime combat d'arrière-garde, mais le gros de leur troupe avait dû se replier sur les pentes du Carlet.

Dans la douce tiédeur de l'étable où ses bêtes avaient passé tout l'hiver, Angelin s'affairait à rassembler le foin subsistant dans la réserve. L'état d'Edelweiss le préoccupait sérieusement. Il savait d'expérience qu'un animal malade ne survivrait pas longtemps, lorsqu'il s'agirait, dans quelques jours, de lâcher les bêtes sur les pentes et terrains aux alentours du village. Il lui revenait en mémoire la perte d'Aglaé, qui, quelques années auparavant, avait fait une chute mortelle sur la route reliant le Villard au Bourg-d'Oisans, situé neuf kilomètres plus bas. On avait dû dépecer la pauvre bête sur place, et jeter ses restes dans le ravin. Seuls, les chiens du village et quelques esprits mal intentionnés avaient trouvé un côté plaisant à cette mésaventure.

Guettou avait fini de traire sa dernière vache. Il sortit pour laver son seau métallique à grandes eaux dans la fontaine de Lafon. Son attention fut captée par le village, que la ferme de son oncle dominait. Assez curieusement pour cette heure matinale, la place du

village était l'objet d'une grande agitation. Une dizaine de personnes était rassemblées là, et en dépit de l'éloignement, Guettou sentit une certaine tension émaner de cette foule. Quelque événement extraordinaire s'était sûrement produit pour provoquer un tel attroupement.

Guettou reconnut Arsène Gardel, cafetier et maire du Villard, qui gesticulait avec animation devant un interlocuteur en qui Guettou eut du mal à reconnaître le vieux Marcel, cantonnier et homme à tout faire de la commune. Il y avait également les deux jumeaux Raymond et Gustave Galle, Simon Rassin, la Fadette, Octave Gardel et le Père Brun, accouru de la cure toute proche. Le père Clovis arriva sur ces entrefaites, en tenant par la bride son cheval attelé à une carriole.

Guettou se mit à courir vers la ferme à grandes enjambées. Mais dans sa précipitation, il buta sur le seuil de l'étable, tenta vainement de reprendre son équilibre par de grands moulinets pathétiques des bras, et s'effondra. Le fracas de la chute provoqua un début de panique parmi le bétail qu'Angelin réussit rapidement à contenir par quelques exhortations verbales de son cru. Guettou se releva avec la promptitude d'un félin : ses yeux clairs brillaient d'un éclat particulier, au milieu d'un visage sans grâce, que la boue de l'étable avait rendu un peu plus sale que d'ordinaire. Le garçon ne faisait pas son âge. Ses traits étaient encore enfantins, sous un front large et dégagé. Ses lèvres arboraient en permanence un air renfrogné, adouci, il est vrai, par des yeux pétillants de curiosité, en perpétuel mouvement.

– Alors, mon gars, on se croit à la vogue, s'exclama Angelin pour qui seule la fête foraine stationnant quelquefois au Bourg pouvait justifier de pareils numéros d'équilibriste.

– Le village, bredouilla Guettou, tout le monde... sur la place... et le maire est excité comme... un bourdon !

L'image lui était venue spontanément et c'était là sans doute le fruit de ses longues heures de vagabondage, sur les pentes de la Croix de Saint-Gras, où il aimait à contempler, observer ou épier selon le cas, de l'infiniment petit d'une fourmilière, jusqu'à l'immensité infinie du glacier de Belledonne. Mais Guettou ne dédaignait pas s'attarder sur le village. Il faut dire que les pentes de la Croix de Saint-Gras étaient un observatoire privilégié pour suivre les moindres faits et gestes des habitants de Villard. De cette mauvaise habitude, le jeune Grégoire avait gagné son surnom : Guettou.

– Hmm, si cette vieille ganache d'Arsène est debout à cette heure, c'est sûrement grave, murmura Angelin avec un sourire en coin, qui ne cachait rien du peu d'estime du vieux paysan pour le maire. Va voir de quoi il retourne. Il se pourrait bien...

Guettou n'écoula pas la suite des supputations de son oncle. Il courait déjà vers le village, heureux comme un gosse de cette mission, dont il allait s'acquitter avec la plus grande conscience. En arrivant sur la place, il constata tout de suite que la foule s'était agrandie : d'autres villageois s'étaient joints à ceux qu'il avait repérés, ainsi que des femmes et des enfants qui se faisaient houspiller par leurs mères car, dans l'excitation, ils s'étaient habillés peu chaudement. Guettou voulut se fondre dans la foule, mais son arrivée fut saluée par la Fadette d'une voix stridente :

– Il manquait plus que Guettou avec sa tête de fouine ! Les charognards sont attirés par l'odeur de la viande...

Cette réflexion peu amène s'évapora dans le brouhaha de l'assistance. Il ne fallut à Guettou que quelques secondes pour comprendre qu'un cadavre avait été découvert par le cantonnier Marcel à proximité du « tournant de Lessart », lieu-dit où le chemin d'accès au village faisait un virage. Guettou le connaissait bien, car c'était un de ses « coins », où il trouvait souvent des escargots pendant les orages d'été.

« C'est un étranger », disait une femme. « Pour sûr, cela ne peut être quelqu'un du village, puisque personne n'est porté absent », s'exclamait le vieux Simon Rasant... « Le corps serait congelé, et aurait passé l'hiver dans la neige... » ; « ...des vêtements d'un gars de la ville ». Guettou papillonnait d'un groupe à l'autre pour glaner des informations sur cet événement exceptionnel qui suscitait les commentaires les plus divers : « ...à moitié dévoré par les bêtes... » ; « Il a dû se geler la couenne... »

Déjà, un groupe d'hommes s'affairait autour de la carriole de Clovis pour aller chercher le corps. Tout le monde aurait bien suivi, si Arsène n'avait déclaré d'un ton autoritaire que « c'était une affaire d'hommes ».

Arsène Gardel, le maire, était un homme de caractère, portant fièrement une moustache gauloise et une vieille casquette qu'il ne quittait jamais, même quand il officiait derrière son bar. Autoritaire et têtue, il avait l'habitude de traiter tous les problèmes de la commune à la hussarde, sans souci de plaire ni de déplaire. « La chose publique doit passer avant tout », répétait-il à l'envi, mais avec une conception variable selon les circonstances de ce qui était souhaitable pour la collectivité. Il s'était ainsi créé de solides inimitiés, divisant même le village entre pro- et anti-Gardel. Son pire ennemi était Max Paradis, l'instituteur, qui,

depuis quelques jours, s'était absenté du village en raison d'un deuil dans sa famille.

Le cafetier était homme intelligent. Habile conteur, il savait retenir à son bar sa clientèle, et accessoirement ses électeurs, par des récits d'aventures qu'il imaginait, et qui en avaient fait le personnage le plus apprécié des enfants du village. D'aucuns n'hésitaient pas à faire l'école buissonnière pour venir écouter « les histoires d'Arsène ». Il laissait faire, trop heureux de jouer ce vilain tour à son cher ennemi, dont il raillait les méthodes pédagogiques et la « désertification » de l'auditoire.

Un événement aussi extraordinaire que la découverte d'un cadavre au Villard donnait à Arsène l'occasion de prendre la mesure de son importance. En véritable chef de clan, il avait pris en main la direction des opérations, donnant ses instructions : à l'un d'aller chercher un docteur du Bourg d'Oisans, à l'autre d'informer les gendarmes. Cette dernière missive n'avait pas été expédiée sans un certain déplaisir car Arsène avait, depuis de nombreuses années, un différend avec les « cognes » pour une sombre histoire d'alambic. Mais il avait chassé ses préventions d'un revers de la main : « Priorité à la chose publique ! » C'était bien la première fois qu'il s'appliquait la célèbre maxime à lui-même.

Dans la charrette du père Clovis avaient pris place, outre le maire, Octave Gardel, son cousin, Martin Paradis, le frère de l'instituteur, qu'Arsène n'avait accepté qu'en grommelant. Le cantonnier Marcel marchait à côté de l'attelage, indifférent à l'agitation qu'il avait provoquée. D'autres hommes suivaient le cortège. Quelques jeunes femmes fermaient la marche, près desquelles se trouvait Guettou, qui ne voulait pas perdre une miette de ce qui allait suivre.

La procession arriva à la hauteur de l'oratoire de Saint-Antoine en même temps que les premiers rayons du soleil. Une douce chaleur vint caresser les longs membres décharnés de Guettou. Il regarda vers le pied Moutet dont l'astre lumineux venait de terminer l'ascension, chaque matin recommencée, pour adresser à la vallée ce sourire éclatant, point commun de tous les alpinistes venant de vaincre la montagne. L'air était pur, encore un peu frais, mais l'emprise pesante et silencieuse de l'hiver avait fait place à une intense activité d'insectes que Grégoire suivait avec enchantement. Des petits groupes d'oiseaux virevoltaient dans une course effrénée, puis se posaient dans les arbres pour chanter le retour de la vie.

Cependant, la terre demeurait étrangère à ce grand réveil. Le sol, très dur, sonnait sous les brodequins. L'herbe était encore servilement couchée, et des plaques de cette neige jusqu'à peu dominatrice subsistaient dans les zones peu exposées qui jalonnaient maintenant la route suivie par la petite troupe. La forêt qui avait suivi le plateau de l'oratoire n'était pas particulièrement dense, mais il s'en dégagait une force qui impressionnait Grégoire quand il était enfant. Les résineux, collés les uns aux autres, filtraient la lumière. Les bruits de roulement de la carriole étaient amortis par une neige sombre constellée d'épines de pins. Seuls des craquements de brindilles et de bois morts trahissaient le passage des hommes. Personne ne disait mot. Cette partie de la forêt était comme ces sanctuaires où chacun se surprend à chuchoter pour ne pas briser la magie de l'endroit.

Ce fut donc dans un grand silence, de circonstance plus que de convenance, que le cortège s'approcha du tournant de Lessart qui, à partir de ce jour, ne por-

terait plus d'autre nom que « le virage de l'homme mort ». De sa démarche tranquille, Marcel gravit le talus à l'extérieur du virage, et au début du dévers, tel un automate, se mit à pointer du doigt un endroit qui n'était visible que de lui seul. Arsène et ses coéquipiers, qui étaient restés dans la carriole, échangèrent des regards gênés. Hésitation, perplexité, peur de l'inconnu ou pressentiment des conséquences funestes de la découverte du cantonnier ? Tout était dans ces regards échangés entre le maire et ses administrés. Aucun villageois, même parmi les plus acharnés du clan Paradis, n'aurait, en cette minute, échangé sa place avec celle d'Arsène.

Sous le regard d'un Guettou aux yeux encore plus écarquillés que d'ordinaire, Arsène se toucha la casquette, renifla, et se laissa tomber de la carriole. Il était aussi pataud que Rex, le bâtard de Mme Arlettaz !

– Allons voir ce qui reste du macchabée, cria-t-il d'une voix assurée qui ne trompait personne.

En quelques enjambées, il eut rejoint le cantonnier qui continuait à montrer du doigt l'objet de toutes les craintes, et de toutes les curiosités. Guettou fut le premier à franchir l'espace qui le séparait du mort, suivi bientôt de tous les autres.

L'homme reposait sur le dos au milieu d'un tas de neige. Marcel l'avait probablement sorti de son linceul de neige fondue, car il semblait s'être allongé depuis peu. Le constat était vite démenti par la blancheur de la tête et des mains, et le regard fixe dirigé vers un ciel qui ne lui serait plus d'aucun secours. Il était difficile de lui donner un âge, tant les traits du visage n'avaient plus grand-chose d'humain. Guettou remarqua les chaussures de l'inconnu, des grosses et belles chaussures de marche dont la semelle en relief

ne montrait aucune trace d'usure. Les vêtements de bonne qualité confirmaient une des rares informations que le cantonnier avait bien voulu délivrer : le défunt n'était pas de la région, et venait probablement de la ville.

– Pauvre gars, laissa tomber Arsène, qui avait tenté en vain d'identifier cet homme venu mourir sur le territoire de sa commune. Mais, reprit-il, comment a-t-il pu se perdre de la sorte ? La route est quand même facile à suivre...

– Un jour de tempête de neige, tout est possible, s'aventura Octave Gardel.

Il avait en mémoire l'hiver terrible qu'ils venaient de traverser.

– Ces jours-là, on reste chez soi, trancha Arsène qui aimait les choses claires. Avant de se reprendre : tu as peut-être raison...

– Oui, mais alors... Qui venait-il voir ? demanda le père Clovis.

Sa réflexion fut suivie d'un long silence. La pertinence de la remarque de Clovis sautait aux yeux de tous. Un homme égaré sur une route menant à leur seul village, et qui avait déjà parcouru plus des deux tiers du chemin en venant du Bourg, ne pouvait que se rendre chez un habitant du Villard. Les uns après les autres, les hommes s'approchaient du cadavre, l'observant davantage qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors, sans oser cependant le toucher. Ce mort surgit de la glace, où il se trouvait peut-être depuis plusieurs mois, leur inspirait une sourde crainte.

Mais personne ne put reconnaître un proche ou un parent dans ce faciès livide et ces yeux inexpressifs. Martin Paradis qui, plus téméraire, s'attardait dans son observation, essaya de fermer les paupières du mort.

Geste inutile qui suscita la colère du maire :

– Bon Dieu, ne touchez à rien avant l'arrivée des gendarmes ! vitupéra Arsène du ton agressif qu'il prenait à chaque fois qu'il s'adressait à un des deux frères Paradis.

Sans sourciller, Martin continua son inspection, chargeant sa mémoire de tous les détails qu'il se proposait de relater à son frère dès son retour. Il allait se relever, quand son attention fut captée par le cou dégagé de l'inconnu. Il s'arrêta sur la nuque du mystérieux visiteur, et constata à la base des cheveux une croûte noire qui ressemblait à s'y méprendre à un caillot de sang coagulé. Il regarda de plus près et sa conviction fut faite.

Martin n'était pas médecin. Son expérience de brancardier durant les derniers mois de la guerre lui avait permis d'acquérir une certaine pratique des blessures. Il l'avait mise au service du village à son retour, si bien que peu de monde, hormis les amis trop exclusifs du maire, hésitait à recourir à ses services en cas de blessures, de foulure ou d'entorse.

Le jeune Paradis se releva silencieusement comme perdu dans ses pensées. Puis il se tourna vers le maire qui continuait à lui jeter un regard noir. Derrière lui, les hommes du village faisaient cercle. Des visages mats, éreintés par la réverbération d'un soleil de printemps, des petits yeux vifs et durs qu'on devinait sous le feutre, des moustaches noires ou grises sur une moue exprimant le plus souvent une grande perplexité. Martin songea qu'ils étaient mieux préparés à la mort d'un animal familier qu'à celle d'un homme. Rien que de très normal, en somme... Depuis son retour de la guerre, lui-même ne faisait plus guère la différence.

– Les gendarmes, finit-il par dire à la ronde, il se

pourrait bien qu'ils soient plus utiles qu'on ne le croit. Cet homme s'est peut-être égaré, mais je ne serais pas surpris qu'on l'y ait un peu aidé.

Et, regardant le maire droit dans les yeux, le deuxième membre influent de la famille Paradis porta l'estocade :

– Cet homme a été assassiné, ou je ne m'y connais pas !

© 2014 Éditions AO-André Odemard SARL
20, cours André Philip
69100 VILLEURBANNE

Composé par Jean-Luc Tafforeau
Dépôt légal troisième trimestre 2014
n° éditeur : HC06

www.ao-editions.com

Imprimé en France par Dicolor
2, rue de l'Aqueduc Darcy 21121 AHUY